

LE

SPIRITUALISTE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 10. --- Octobre, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)...............	$2 00
,, CE CAHIER...............................	0 20
,, TROIS CAHIERS..........................	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.
Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(Les frais de poste en-sus :)

Etats-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

Canada

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 12.

France.

PARIS Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5
Et au bureau de la REVUE SPIRITUALISTE,
Passage des Petits-Pères, 5, (Galerie Vivienne.)

LA SCIENCE.

Trop de gens se laissent éblouir par ce mot, qui couvre bien souvent plus de prétentions ridicules que de véritable savoir. La *science* n'est qu'une partie de ce que l'homme saura demain : c'est la boule de neige, qui grossit à chaque nouvelle découverte, mais que les *savants* arrêtent dans bien des circonstances, au lieu de la laisser rouler ; c'est la somme *actuelle* des connaissances acquises. Nul ne la possède en entier, et cependant il se trouve toujours des savants qui tranchent sur tout, au risque de compromettre leur réputation de savants, et de se faire moquer d'eux. Il en fut ainsi de ceux qui nièrent la circulation du sang ; de ceux qui repoussèrent l'émétique, la vaccine, le magnétisme animal. L'opinion si carrément exprimée par cet autre qui assurait que la vapeur n'irait jamais "aplanir les mers", était celle d'un fat ; et nous en dirons autant de celui qui, tout récemment, affirmait que l'étincelle électrique ne suivrait pas le conducteur à travers l'Océan. Nous dirons la même chose encore de ces quelques autres qui ont prétendu expliquer le phénomène des "tables tournantes", lorsqu'ils n'en savaient pas le premier mot. Les savants ne savent que *ce qu'ils savent*, et ils ont ceci de commun avec nous autres *ignorants*, qu'ils *ne savent pas* se taire à propos.

Le docteur Brierre de Boismont est allé trop loin aussi, lorsqu'il a écrit, en 1845, dans son livre *Des Hallucinations*, p. 498-499 : "Un homme peut passer pour singulier, fou même, parce qu'il croit qu'il existe deux mondes, l'un invisible, l'autre visible ; qu'il n'y a point de solitude réelle ; que chaque lieu écarté est habité par des esprits; qu'il n'est point d'action, quelque cachée qu'elle soit, qui n'ait de nombreux témoins. Cependant, en avouant cette croyance, il ne dit rien qui n'ait été enseigné par la religion ; mais s'il fait un pas de plus, s'il prétend communiquer avec ces êtres invisibles, il court grand risque d'être considéré comme un fou, quoique plusieurs grands hommes aient cru à la réalité de ces choses : il est, en effet, sous l'influence d'une hallucination ; il a laissé sa pensée prendre un corps ; la comparaison et le jugement lui font défaut."

Ainsi les spiritualistes seraient des hallucinés ! ils auraient laissé leur pensée "prendre un corps !" A coup sûr "la comparaison" manquait au savant qui a écrit cela. Que de livres

il faudra, sinon brûler absolument, du moins amincir au point qu'il n'en restera souvent presque rien !

Un autre savant, plus sage que le docteur, a dit que *Celui qui, en dehors des mathématiques, prononce le mot* impossible, *manque de prudence.* Le docteur a donc été imprudent, pour ne rien dire de plus; et combien d'autres qui lui ressemblent ! car "la science médicale" est l'antipode des mathématiques.

Que doivent penser les hommes instruits, lorsqu'ils voient que cette "science" est presque aussi peu progressive que le catholicisme ? Que peuvent dire les médecins, lorsqu'ils considèrent ces divers systèmes rivaux qui sont toujours à se disputer ? Y a-t-il quelque chose de vraiment scientifique dans ces traitements plus ou moins baroques, espèce de "sauve qui peut", que l'on cherche à opposer à l'épidémie qui nous désole depuis quatre mois ? Voyez ce malade ! on lui administre des globules ; puis, ne voyant aucune amélioration, on le bourre de quinine, et il meurt. Est-ce là de la science ? Est-ce en attaquant un symptôme que l'on espère triompher du mal, et prend-on la fièvre pour la maladie même ?

La fièvre jaune est une maladie comme une autre, et plus facile à traiter que beaucoup d'autres ; mais il faut lui opposer des soins assidus, et non la quinine. Voyez ces femmes dévouées, ici comme aux Antilles, qui sauvent presque tous leurs malades, quand "la science" ne vient pas interposer ses théories homicides. Voyez les *clairvoyants*, qui guérissent presque toujours, quand les malades sont encore guérissables; mais ce n'est pas dans les livres des savants qu'ils en puisent les moyens; ils reçoivent leurs inspirations, souvent ou peut-être toujours, d'un monde invisible, à l'existence duquel "la science" ne croit guère encore.

Dans ce temps d'épidémie, tous les hommes de bonne volonté sont forcément un peu médecins, et cela fournit aux magnétiseurs l'occasion de faire des remarques. Par exemple, les garde-malades ne savent généralement pas faire les frictions, et cela provient sans doute de ce que les docteurs n'y attachant qu'une médiocre importance, n'ont pas donné d'instructions à cet égard. Il est bien regrettable que ces messieurs ne se soient pas familiarisés avec la pratique du magnétisme ; ils sauraient que les frictions sont un puissant auxiliaire, et que la manière de les faire n'est pas indifférente. Hippocrate l'avait dit.

Avec l'aide de la *clairvoyance*, tous les malades guérissables seront guéris ; mais il ne faut pas faire les choses à moitié, comme un médecin que nous connaissons a l'air de le

comprendre. Il ne dédaigne pas cette faculté, *quand le diagnostic* est obscur ; mais là se borne pour lui la *supériorité* de la clairvoyance sur "la science", et il se réserve de prescrire lui-même les remèdes. Cette manière de procéder est illogique, et elle peut être dangereuse ; c'est la diagonale si justement condamnée par le docteur Koreff. (Voir la *Lettre à Deleuze.*) Nous disons que cette manière de procéder est illogique, parce que la faculté instinctive qui fait reconnaître le mal, doit pouvoir indiquer tout aussi sûrement le remède, attendu que le propre de l'instinct est d'établir un rapport entre un besoin et l'objet qui peut le satisfaire. Ensuite nous disons que cette manière d'agir peut être dangereuse, parce que le médecin n'a souvent aucun moyen de prévoir certaines antipathies qui n'échapperaient pas au clairvoyant. Nous en avons eu encore un exemple, il y a quelques jours, dans un cas de fièvre jaune, le plus grave peut-être qu'il nous ait jamais été donné d'observer et de mener à bonne fin.

Si les médecins pratiquaient le magnétisme, ils sauraient bien des choses qu'on leur cache, de peur de blesser leur "dignité", comme cela est déjà arrivé. Nous dirons, par exemple, que si la quinine est quelquefois utile, on en fait trop souvent un déplorable abus. Ainsi :

Un enfant avait la fièvre ; le médecin, averti, fit dire qu'il irait le voir le lendemain. La mère du petit malade fut somnambulisée le soir même, et dit : "Mon enfant a une fièvre de croissance; il faut la couper avec du jus de citron, mêlé au café. — Mais, lui fit-on observer, le médecin doit venir demain matin. — Non, il ne viendra pas ; *un monsieur* viendra pour lui, et me dira de donner au malade une poudre blanche. — Qu'est-ce que cette poudre ? — Je ne sais pas." On en nomma plusieurs, et au mot *quinine* : "Oui, c'est cela, mais il ne faut pas lui en donner ; il en a déjà pris, et c'est pour cela qu'il est un peu sourd." Le lendemain, le médecin attendu envoya un de ses confrères, le "monsieur" que la somnambule ne connaissait point, et qui prescrivit la quinine. On suivit l'ordonnance de la mère, et l'enfant s'en trouva bien.

Un autre enfant allait être traité par la quinine ; mais auparavant on voulut consulter une somnambule, au moyen d'un vêtement de l'enfant. La clairvoyante déclara que le petit malade avait pris froid, et que la fièvre provenait de l'irritation des intestins et de l'estomac. Elle recommanda les bouillons de poulet et les bains. On lui dit alors que le médecin venait d'ordonner la quinine ("la science" allait

combattre le symptôme, et non le mal.) La somnambule répondit que si on donnait ce médicament, on courait risque d'occasionner "une mauvaise fièvre." Mais la famille avait pleine confiance au médecin, et la quinine prévalut. Quelque temps après, cependant, le médecin, inquiet, demanda une consultation. On le laissa libre de faire comme il l'entendrait. Il amena un confrère, de son choix, et celui-ci fit cesser la quinine et prescrivit les bouillons de poulet et les bains (exactement ce que la somnambule avait recommandé le premier jour). On alla de nouveau consulter cette somnambule, qui dit simplement : "Celui-là en sait plus que l'autre ; le mal est arrêté, mais la convalescence sera longue." Le pauvre enfant en eut pour six semaines.

O médecins ! nous reconnaissons volontiers que vous faites ce que vous pouvez, et vous êtes de bonne foi, puisque les malheurs qui frappent vos clients vous atteignent aussi dans vos propres familles ; mais vous pourriez faire beaucoup mieux, si vous n'étiez pas aveuglés par vos préjugés "scientifiques." Vos insuccès dans l'épidémie que nous traversons, et les heureux résultats, comparativement si nombreux, qu'obtiennent des femmes sans instruction, ne vous disent-ils pas que vous marchez dans une fausse voie? Les *clairvoyants*, qui jugent mieux de l'état d'un malade, sur un simple vêtement et les yeux fermés, que vous à l'inspection de la langue et au pouls ; les guérisons si éclatantes qu'ils obtiennent, après que vous avez épuisé vainement toutes vos ressources (trop souvent, hélas ! pour aggraver le mal) ; tout cela ne vous dit-il point qu'au-dessus de votre art il y a quelque chose dont vous devriez l'agrandir ?

Au nom de la santé publique, dont vous vous êtes constitués les ministres, nous vous conjurons de vous rappeler que vos devanciers, après avoir longtemps repoussé l'émétique et la vaccine, finirent par adopter ces deux agents qui ont sans doute guéri et préservé de bien des maux. Eh bien, faites-en autant du magnétisme et du spiritualisme (qui, sans être des drogues, sont des réalités), et nous ne doutons pas que si maintenant vous vous donnez énormément de mal pour faire un peu de bien, vous n'arriviez un jour à faire beaucoup de bien, sans trop de peine. Vous compterez peut-être moins de visites ; peut-être encaisserez-vous de moins gros honoraires, mais vous serez plus heureux, et votre clientèle aussi.

En attendant que "la science médicale" en vienne à cette réforme, à ce progrès, nous répéterons que toute personne intelligente et bien-intentionnée peut être médecin (non

docteur); on n'a pas besoin de savoir le latin ni le grec pour guérir ses semblables. Il y avait déjà presque un traité de médecine dans ces trois mots : *Imposition des mains* ; il y en a un dans cette ligne que nous avons déjà citée : *Se recueillir, penser à Dieu, vouloir le bien de son prochain, et Dieu fera le reste.*

CONFÉRENCES.

Nous parlions tout à l'heure de savants stationnaires; montrons à présent ce que d'autres font pour accroître leurs connaissances. Voici comment les choses se passent au Lycée Spiritualiste de New York, où des hommes progressistes se réunissent toutes les semaines pour conférer de ce qu'ils ont vu :

A l'une de ces séances, le docteur Orton ayant appelé l'assemblée à l'ordre, a demandé que quelqu'un proposât un sujet de discussion. Il a été décidé que l'on continuerait à s'occuper de celui dont il était question à la dernière séance ; savoir : "Qu'elles bonnes preuves avons-nous que les Esprits communiquent avec les mortels ?" Le docteur a dit : J'ai été assez heureux, il y a quelques jours, pour voir des peintures extraordinaires que l'on dit avoir été produites par l'agence des Esprits. Il y en avait quelques centaines, formant autant de variétés de plantes, de fleurs et de fruits. On ne saurait faire trop d'éloges de la parfaite imitation des objets, ni du fini de l'exécution. J'ai examiné ces peintures avec un microscope, et j'y ai reconnu une délicatesse de travail qui, dans mon opinion, n'a jamais été dépassée ni même égalée par l'art humain. Le médium par l'entremise duquel ces travaux ont été accomplis, est une dame qui a passé le méridien de la vie, et qui n'a jamais pris de leçons de peinture. Les courts intervalles dans lesquels ces choses ont été exécutées, variant de dix à quarante minutes pour chaque tableau, avec cette perfection extraordinaire du fini, sont pour moi une bonne preuve du contrôle des Esprits.

Mr. Whitman a dit : Il y a quelque temps, je me trouvais en compagnie de plusieurs personnes, lorsqu'un Esprit, ami d'une dame qui était présente, et qui, à ce que l'on croit, a péri en mer, se manifesta en remuant une lourde table de chêne, à rallonges, de manière à imiter les mouvements et les craquements d'un navire pendant la tempête. La table fut ensuite poussée à côté, la rallonge du centre fut soulevée à l'un de ses bouts, puis retirée par une puissance occulte, et

le vide se ferma. Une telle manifestation est certainement une bonne preuve d'une intelligence et d'un pouvoir étrangers à l'homme terrestre.

Mr. Partridge a dit : J'aime que tous les faits que l'on tient pour spiritualistes soient soumis à une sévère critique, non pour le plaisir de disputer, mais afin qu'exposés aux feux de l'investigation, ils en deviennent plus convaincants, s'il est possible. Chaque manifestation devrait être passée au crible. Un phénomène qui ne peut être produit par l'homme terrestre, n'est pas, pour cette seule raison, une bonne preuve de l'existence d'Esprits humains désincarnés. Avant d'attribuer la production des peintures dont il a été parlé tout à l'heure, à des Esprits qui, dans ce cas, travailleraient plus vite et mieux par l'organisme d'un médium, qu'ils n'auraient pu le faire avec leur propre organisme, lorsqu'ils vivaient sur la terre, il doit nous être démontré qu'un Esprit fait assez de progrès dans l'autre monde pour justifier un tel accroissement de pouvoirs. Jusqu'à ce que ce progrès nous soit prouvé, nous n'avons pas le droit de l'invoquer dans nos arguments.

Le docteur Gauld a parlé d'une manifestation intérieure qu'il a observée. Il y a trois ou quatre ans, a-t-il dit, j'assistai à des séances d'un médium-orateur ; l'originalité de son style, sa logique serrée, ses descriptions précises et quelquefois empreintes de gaîté, me convainquirent qu'un Esprit doué de pouvoirs plus qu'ordinaires s'était emparé du timon. Je demandai le nom de l'Esprit, mais celui-ci refusa de le donner ; le médium n'en avait aucune idée. Tout récemment j'ai revu ce médium, qui ne croit plus être influencé par les Esprits ; je l'ai entendu parler dans son état normal, et, par les idées émises, aussi bien que par la manière de traiter le sujet, il m'a semblé que l'Esprit qui le contrôlait lorsqu'il était évidemment médium, se manifestait encore dans son langage. J'ai demandé mentalement si un Esprit étranger contrôlait l'orateur. J'ai reçu, par impression, une réponse affirmative. Je me suis informé alors de l'individu même s'il sentait l'influence d'un Esprit. Il m'a répondu très-décidément qu'il ne s'en apercevait point, mais qu'il était bien certain de n'avoir exprimé que ses propres idées, et à sa manière. Alors j'ai demandé à l'Esprit s'il voulait venir me trouver, le soir, lorsque je rentrerais chez moi. Il m'a promis de le faire. Quelques heures plus tard, je suis revenu chez moi, et ces choses étaient hors de ma pensée, lorsque, entrant dans ma chambre, j'y ai trouvé un Esprit qui m'a dit être celui auquel

j'avais donné rendez-vous. Le dialogue suivant s'est établi entre nous, les réponses de l'Esprit me venant toujours par impression : "Par le style et la qualité de votre discours, j'ai pensé que vous viviez sur terre, il y a quelques années, dans ce que j'appellerai les temps simples. — Oui. — Prîtes-vous quelque part à la guerre de la révolution ? — Oui. — Etiez-vous officier ? — Non. — Soldat ? — Non. — Habitiez-vous au Sud de la ligne de Mason et Dixon ? — Non. — Demeuriez-vous dans les Etats du Nord ? — Non. — Où restiez-vous donc, et quel était votre nom ?—J'habitais le Vermont, et je m'appelais Ethan Allen." En consultant l'histoire d'Ethan Allen, je trouve que ces réponses, apparemment contradictoires, s'accordent avec les faits : il était à la guerre, et cependant il n'était ni officier ni soldat ; c'était un original, qui s'était fait ce qu'il était, et la guerre qu'il fit, il la fit à ses frais et sous son propre généralat. Maintenant, je crois qu'il y a là une preuve de l'existence et de l'identité de l'Esprit.

Le docteur Gray a dit : L'histoire du mesmérisme est pleine de faits démontrant clairement qu'il y a certaines conditions dans lesquelles l'homme peut faire des choses bien au-dessus de ce qu'il fait à l'état normal. Ces conditions sont diverses, et s'étendent depuis l'état de coma jusqu'à l'état d'éveil. Zschokka, l'auteur suisse, dit que quelquefois il voyait distinctement l'état de personnes avec lesquelles il était en rapport ; sans aucun aide extérieur quelconque, il pouvait connaître le passé d'un homme qui lui était tout-à-fait étranger, et lui tracer des scènes et des évènements qui avaient eu lieu depuis des années. Un soir, se trouvant avec quelques étrangers, dans une auberge suisse, la conversation tomba sur le mesmérisme, la physiognomonie, etc. L'un d'entr'eux était surtout prodigue d'épithètes moqueuses et grossières qu'il adressait à Mesmer, à Lavater et à d'autres philosophes. Zschokka le regarda et vit à l'instant toute la vie de ce pseudo-critique. Il se mit alors à dérouler à la compagnie les tours d'écolier du jeune homme, ses actions dans la jeunesse, jusqu'à l'âge viril, et termina en décrivant un vol, donnant des particularités sur l'ameublement et les dimensions de la chambre, la place où était la cassette, et les moyens à l'aide desquels elle avait été ouverte ; et cela, avec tant d'exactitude, que le coupable en fut confondu, et qu'il fit l'aveu de sa faute. Une telle manifestation, si elle avait lieu aujourd'hui, beaucoup de gens l'attribueraient aux Esprits, et cependant Zschokka était dans son état normal ordi-

naire lorsque ces illuminations intérieures avaient lieu (*). Je connais un homme très-enthousiaste qui croyait communiquer avec Démosthènes, Cicéron, Cæsar et autres grands personnages, tant anciens que modernes. Les communications avaient lieu par de petits coups au dossier de la chaise sur laquelle il était assis. On lui promettait de grandes choses, l'assurant que, par son entremise, le monde allait être sauvé de la servitude. Une investigation minutieuse me fit voir que mon ami, au lieu de converser avec les héros de l'antiquité, était tout simplement en conversation avec lui-même: lorsqu'il posait une question, il faisait sans le savoir un léger mouvement sur sa chaise, et il en résultait le petit bruit qu'il prenait pour un *rap* des Esprits. Cette découverte ferma la porte à Cæsar, à Cicéron et aux autres, et notre pauvre monde n'est pas encore sauvé. Dans l'examen de notre question, nous devons écarter toutes les manifestations qu'il serait au pouvoir de l'homme de produire, et nous ne savons pas encore tout ce que peut faire l'esprit humain.

Mr. Whitman, à propos des dessins dont il a été parlé, pense qu'il s'y manifeste un pouvoir que les mortels n'ont jamais possédé. De quinze à vingt couleurs y ont été employées; et une novice, qui ne connaît rien en peinture, a fait, dans des délais incroyablement courts, une série de magnifiques tableaux, dont les lignes délicates, les formes gracieuses et les ombres correctes ne pourraient être égalées par un artiste de profession. Comment pouvons-nous expliquer ces productions, si nous refusons d'y voir l'aide des Esprits ?

Le docteur Gray : Nous ne pouvons pas dire comment ces choses ont été faites. Nous savons qu'à toutes les époques, les poètes, les peintres, les sculpteurs ont été inspirés ; mais par qui, ou par quoi ? nous l'ignorons. Les anciens bardes chantaient d'inspiration. L'improvisateur moderne est inspiré poétiquement. Nous admettons l'inspiration, mais nous sommes encore indécis quant à la source d'où elle provient.

Mme. Scriber a décrit une manifestation dont elle a été récemment témoin, à un cercle spiritualiste. Un médium disait voir l'Esprit d'un marin, se tenant auprès de Mme. Scriber, et se donnant pour son frère. Le médium étant dans une profonde trance, se jeta sur la table, et commença par imiter une personne qui nage ; puis se laissant tomber sur le parquet, il offrit le spectacle de quelqu'un qui se noie. Mme. Scriber avait un frère qui s'embarqua, il y a une ving-

(*) Rien ne prouve qu'il ne fût pas ce que nous appelons aujourd'hui *médium*. (Edit.)

taine d'années, et depuis lors on n'a jamais entendu parler de lui. Il a sans doute péri en mer. Cette manifestation n'est-elle pas une bonne preuve du pouvoir de cet Esprit à revenir sur terre et donner à sa sœur l'assurance qu'il existe, établissant son identité par l'entremise d'un médium qui ne savait rien de ces faits ?

Le docteur Gray a répondu qu'il ne niait pas qu'il n'y eût là une manifestation de l'Esprit d'un frère à sa sœur ; mais le fait n'était pas pleinement démontré. Il se pourrait que le médium eût été dans un état analogue à celui de Zschokka, et qu'il eût perçu les idées de la sœur, au moyen de sa vue intérieure. Des preuves présomptives ne doivent pas nous suffire ; il nous faut des démonstrations positives.

Le docteur Orton a informé l'assemblée qu'un savant bien connu a été instruit, par les Esprits, des lois et conditions à l'aide desquelles les tables et autres objets lourds peuvent être mûs sans contact humain. Il a dit encore comment *cent neuf* os d'un squelette qui est à Hartford ont été mystérieusement, et à différentes reprises, transportés à New York, dans le cabinet des docteurs Orton et Redman. Les détails en sont très-intéressants ; l'exiguité de notre feuille ne nous permet pas de les reproduire. Une foule d'Esprits ont été employés à cette translation, s'il faut en croire une communication de Cornélius Winne, l'Esprit qui animait autrefois ce squelette. (Nous avons déjà parlé de ce sujet, sans le nommer, sous le titre *Manifestation nouvelle*, vol. II, p. 107.)

Le docteur Gray a dit qu'il croyait les faits rapportés par le docteur Orton, parce qu'il en a lui-même constaté de semblables, et il a cité des exemples que nous regrettons de ne pouvoir introduire ici.

FIAT LUX !

Un document remarquable, une ordonnance épiscopale que nous sommes heureux d'enregistrer ici, nous rappelle ce que l'Esprit de l'archevêque Affre nous disait, il y a près de deux ans, et que nous avons inséré dans ce recueil (Vol. I. p. 34). Il y a beaucoup d'éteignoirs dans le clergé catholique ; mais il s'y trouve aussi des hommes éclairés et honnêtes qui ne peuvent manquer de s'écrier, tôt ou tard : *Fiat lux !* que la lumière soit faite !

Les évènements dont il s'agit nous ont causé une double surprise ;

naire lorsque ces illuminations intérieures avaient lieu (*). Je connais un homme très-enthousiaste qui croyait communiquer avec Démosthènes, Cicéron, Cæsar et autres grands personnages, tant anciens que modernes. Les communications avaient lieu par de petits coups au dossier de la chaise sur laquelle il était assis. On lui promettait de grandes choses, l'assurant que, par son entremise, le monde allait être sauvé de la servitude. Une investigation minutieuse me fit voir que mon ami, au lieu de converser avec les héros de l'antiquité, était tout simplement en conversation avec lui-même: lorsqu'il posait une question, il faisait sans le savoir un léger mouvement sur sa chaise, et il en résultait le petit bruit qu'il prenait pour un *rap* des Esprits. Cette découverte ferma la porte à Cæsar, à Cicéron et aux autres, et notre pauvre monde n'est pas encore sauvé. Dans l'examen de notre question, nous devons écarter toutes les manifestations qu'il serait au pouvoir de l'homme de produire, et nous ne savons pas encore tout ce que peut faire l'esprit humain.

Mr. Whitman, à propos des dessins dont il a été parlé, pense qu'il s'y manifeste un pouvoir que les mortels n'ont jamais possédé. De quinze à vingt couleurs y ont été employées; et une novice, qui ne connaît rien en peinture, a fait, dans des délais incroyablement courts, une série de magnifiques tableaux, dont les lignes délicates, les formes gracieuses et les ombres correctes ne pourraient être égalées par un artiste de profession. Comment pouvons-nous expliquer ces productions, si nous refusons d'y voir l'aide des Esprits ?

Le docteur Gray : Nous ne pouvons pas dire comment ces choses ont été faites. Nous savons qu'à toutes les époques, les poètes, les peintres, les sculpteurs ont été inspirés ; mais par qui, ou par quoi ? nous l'ignorons. Les anciens bardes chantaient d'inspiration. L'improvisateur moderne est inspiré poétiquement. Nous admettons l'inspiration, mais nous sommes encore indécis quant à la source d'où elle provient.

Mme. Scriber a décrit une manifestation dont elle a été récemment témoin, à un cercle spiritualiste. Un médium disait voir l'Esprit d'un marin, se tenant auprès de Mme. Scriber, et se donnant pour son frère. Le médium étant dans une profonde trance, se jeta sur la table, et commença par imiter une personne qui nage ; puis se laissant tomber sur le parquet, il offrit le spectacle de quelqu'un qui se noie. Mme. Scriber avait un frère qui s'embarqua, il y a une ving-

(*) Rien ne prouve qu'il ne fût pas ce que nous appelons aujourd'hui *médium*. (Edit.)

taine d'années, et depuis lors on n'a jamais entendu parler de lui. Il a sans doute péri en mer. Cette manifestation n'est-elle pas une bonne preuve du pouvoir de cet Esprit à revenir sur terre et donner à sa sœur l'assurance qu'il existe, établissant son identité par l'entremise d'un médium qui ne savait rien de ces faits ?

Le docteur Gray a répondu qu'il ne niait pas qu'il n'y eût là une manifestation de l'Esprit d'un frère à sa sœur ; mais le fait n'était pas pleinement démontré. Il se pourrait que le médium eût été dans un état analogue à celui de Zschokka, et qu'il eût perçu les idées de la sœur, au moyen de sa vue intérieure. Des preuves présomptives ne doivent pas nous suffire ; il nous faut des démonstrations positives.

Le docteur Orton a informé l'assemblée qu'un savant bien connu a été instruit, par les Esprits, des lois et conditions à l'aide desquelles les tables et autres objets lourds peuvent être mûs sans contact humain. Il a dit encore comment *cent neuf* os d'un squelette qui est à Hartford ont été mystérieusement, et à différentes reprises, transportés à New York, dans le cabinet des docteurs Orton et Redman. Les détails en sont très-intéressants ; l'exiguité de notre feuille ne nous permet pas de les reproduire. Une foule d'Esprits ont été employés à cette translation, s'il faut en croire une communication de Cornélius Winne, l'Esprit qui animait autrefois ce squelette. (Nous avons déjà parlé de ce sujet, sans le nommer, sous le titre *Manifestation nouvelle*, vol. II, p. 107.)

Le docteur Gray a dit qu'il croyait les faits rapportés par le docteur Orton, parce qu'il en a lui-même constaté de semblables, et il a cité des exemples que nous regrettons de ne pouvoir introduire ici.

FIAT LUX !

Un document remarquable, une ordonnance épiscopale que nous sommes heureux d'enregistrer ici, nous rappelle ce que l'Esprit de l'archevêque Affre nous disait, il y a près de deux ans, et que nous avons inséré dans ce recueil (Vol. I. p. 34). Il y a beaucoup d'éteignoirs dans le clergé catholique ; mais il s'y trouve aussi des hommes éclairés et honnêtes qui ne peuvent manquer de s'écrier, tôt ou tard : *Fiat lux !* que la lumière soit faite !

Les évènements dont il s'agit nous ont causé une double surprise :

D'abord, l'autorité départementale et l'autorité municipale, qui auraient dû instituer une enquête sur les phénomènes qui se sont produits à Lourdes, ont empêché la lumière de se faire : le préfet, en menaçant de la prison des fous ; le maire, en défendant de puiser à une source dont l'eau avait, disait-on, fait des cures "miraculeuses";

Ensuite, l'autorité diocésaine, que nous aurions crue prête à crier haro sur les *démons*, comme certains énergumènes l'ont fait ici, eh bien, c'est elle, au contraire, qui ordonne l'enquête.

Honneur donc à l'évêque philosophe ! Nous regrettons de n'en pouvoir dire autant du maire ni du préfet.

Voici comment s'exprime la *Revue Spiritualiste*, de Paris:

APPARITIONS DE LOURDES.

MANDEMENT DE MONSEIGNEUR L'ÉVEQUE DE TARBES.

Lorsque dernièrement, parlant des apparitions de Lourdes, des mesures et des procès qu'elles avaient suscités, nous émettions le vœu qu'une minutieuse enquête soit faite sur ces faits, sans prévention, dans l'intérêt de la science, de la psychologie, comme dans celui de la vérité ; lorsqu'en même temps nous faisions connaître tout le désir que nous avions d'avoir sur ces faits des détails impartiaux et précis, nous ne nous attendions pas à ce que nos souhaits seraient bientôt exaucés. C'est avec une satisfaction inexprimable que nous annonçons à nos lecteurs qu'une enquête telle que nous l'avions demandée va être faite, et que bientôt tous les détails désirables relatifs aux phénomènes médianimiques de la petite ville des Pyrénées vont être mis au jour, et cela, d'après l'initiative même de l'autorité diocésaine à laquelle cette localité ressortit.

Monseigneur l'évêque de Tarbes, à la suite d'un mandement remarquable par son style et qu'on pourrait appeler un petit chef-d'œuvre de sagesse et de logique, vient de nommer une commission chargée de recueillir et d'examiner tous les faits qui se rattachent aux apparitions de Lourdes. Cette commission se mettra en rapport avec les hommes versés dans les sciences de la théologie mystique, de la médecine, de la physique, de la chimie, de la géologie, etc., et, ce qui est bien plus important à notre avis, elle aura pour principaux correspondants les doyens du diocèse chargés de porter à sa connaissance, avec toutes les garanties désirables, les faits de l'ordre surnaturel qui se seraient passés dans leurs doyennés respectifs, mesure admirable, qui devrait se répan-

tre dans toute la chrétienté et qui aurait pour résultat d'apporter un grand nombre de faits, et, par suite, la lumière, dans un ordre de questions jusqu'ici trop obscurcies ou méconnues.

Mais tout ce que nous pourrions dire sur l'œuvre entreprise par monseigneur de Tarbes ne peut la faire mieux connaître que son propre mandement. Le voici tel que les journaux l'ont reproduit :

ORDONNANCE de Mgr l'évêque de Tarbes, constitutive d'une commission chargée de constater l'authenticité et la nature des faits qui se sont produits, depuis environ six mois, à l'occasion d'une apparition, vraie ou prétendue, de la très-sainte Vierge, dans une grotte sise à l'ouest de la ville de Lourdes.

Bertrand-Sévère Laurence, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apostolique, évêque de Tarbes,

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Des faits d'une haute gravité, se rattachant à la religion, qui remuent le diocèse et retentissent au loin, se sont passés à Lourdes, depuis le 11 février dernier.

Bernadette Soubirous, jeune fille de Lourdes, âgée de 13 ans, aurait eu des visions dans la grotte de Massavielle, située à l'ouest de cette ville ; la Vierge immaculée lui aurait apparu ; une fontaine y aurait surgi ; l'eau de cette fontaine, prise en boisson ou en lotions, aurait opéré un grand nombre de guérisons ; ces guérisons seraient réputées miraculeuses ; des gens en foule sont venus et viennent encore, soit de notre diocèse, soit des diocèses voisins, demander à cette eau la guérison de leurs maux divers en invoquant la Vierge immaculée. L'autorité civile s'en est émue de toutes parts, et dès le mois de mars dernier, on demande que l'autorité ecclésiastique s'explique sur ce pélerinage improvisé.

Nous avons d'abord cru que l'heure n'était pas venue de nous occuper utilement de cette affaire ; que, pour asseoir le jugement qu'on attend de nous, il fallait procéder avec une sage lenteur, se défier de l'entraînement des premiers jours, laisser calmer les esprits, donner du temps à la réflexion, et demander des lumières à une observation attentive et éclairée.

Trois classes de personnes font appel à notre décision, mais dans des vues différentes : ce sont d'abord celles qui, se refusant à tout examen, ne voient dans les faits de la grotte et dans les guérisons attribuées à l'eau de la fontaine que superstitions, jongleries et moyens de faire des dupes ; il est évident que nous ne pouvons être de leur avis *à priori* et sans

un sérieux examen. Leurs journaux ont d'abord crié et bien haut, à la superstition, à la supercherie, à la mauvaise foi ; ils ont affirmé que les faits de la grotte avaient leur raison d'être dans un intérêt sordide, une cupidité coupable, et ont ainsi blessé le sens moral de nos populations chrétiennes. Le parti de tout nier, d'accuser les intentions est le plus facile pour trancher les difficultés, nous en convenons ; mais, outre qu'il est peu loyal, il est irrationnel et plus propre à irriter les esprits qu'à les convaincre. Nier la possibilité des faits surnaturels, c'est suivre une école surannée, c'est abjurer la religion chrétienne et se traîner dans l'ornière de la philosophie incrédule du siècle dernier.

Nous ne pouvons, nous catholiques, ni prendre conseil, dans cette circonstance, auprès des personnes qui dénient à Dieu le pouvoir de faire des exceptions aux lois générales qu'il a établies pour gouverner le monde, l'ouvrage de ses mains, ni entrer en discussion avec elles pour arriver à connaître si tel ou tel fait est surnaturel, attendu que d'avance elles proclament que le surnaturel est impossible. Est-ce à dire que nous repoussons, sur les faits dont il s'agit, une discussion large, sincère, consciencieuse, éclairée par la science et ses progrès ? Non, certes : nous l'appelons au contraire de tous nos vœux ; nous voulons que ces faits soient d'abord soumis aux règles sévères de la certitude qu'admet une saine philosophie ; qu'ensuite, pour décider si ces faits sont surnaturels et divins, on appelle à la discussion de ces graves et difficiles questions, des hommes spéciaux et versés dans les sciences de la théologie mystique, de la médecine, de la physique, de la chimie, de la géologie, etc.; et enfin que la science soit entendue et qu'elle se prononce ; nous désirons avant tout que, pour arriver à la vérité, aucun moyen ne soit omis.

Il est une seconde classe de personnes qui n'approuvent ni ne blâment les faits que l'on raconte, mais qui suspendent leur jugement ; avant de se prononcer, elles désirent connaître la décision de l'autorité compétente, et la sollicitent de tous leurs vœux.

Il est enfin une troisième classe très-nombreuse, et qui a déjà, sur les faits qui nous occupent, des convictions acquises, quoique prématurées ; elle attend avec une vive impatience que l'évêque diocésain prononce en premier ressort sur cette grave affaire ; bien qu'elle espère de notre part une décision favorable à ses pieux sentiments, nous connaissons assez sa soumission à l'Eglise pour être assuré qu'elle ac-

cueillera notre jugement, quel qu'il soit, dès qu'il lui sera connu.

C'est donc pour éclairer la religion et la piété de tant de milliers de fidèles, pour répondre à un besoin public, fixer des incertitudes et calmer des esprits, que nous cédons aujourd'hui aux instances qui se renouvellent depuis longtemps de toutes parts ; nous appelons la lumière sur des faits qui intéressent au plus haut degré les fidèles, le culte de Marie, la religion elle-même. Nous avons résolu, à cet effet, d'instituer dans le diocèse une commission permanente pour recueillir et constater les faits qui se sont passés ou qui pourraient se produire encore dans la grotte de Lourdes, ou à son occasion, pour nous les signaler, nous en faire connaître le caractère, et nous fournir ainsi les éléments indispensables afin d'arriver à une solution.

A ces causes :

LE SAINT NOM DE DIEU INVOQUÉ,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. Une commission est instituée dans le diocèse de Tarbes, à l'effet de rechercher :

1o. Si des guérisons ont été opérées par l'usage de l'eau de la grotte de Lourdes, soit en boisson, soit en lotion, et si ces guérisons peuvent s'expliquer naturellement ou si elles doivent être attribuées à une cause surnaturelle.

2o. Si les visions que prétend avoir eues dans la grotte l'enfant Bernadette Soubirous sont réelles, et, dans ce cas, si elles peuvent s'expliquer naturellement ou si elles revêtent un caractère surnaturel et divin.

3o. Si l'objet apparu a fait des demandes, manifesté des intentions à cette enfant ; si celle-ci a été chargée de les communiquer ; à qui, et quelles seraient les demandes ou intentions manifestées.

4o. Si la fontaine qui coule aujourd'hui dans la grotte existait avant la vision que Bernadette Soubirous prétend avoir eue.

Art. 2. La commission ne nous présentera que des faits établis sur des preuves solides ; elle nous adressera sur ces faits des rapports circonstanciés contenant son avis.

Art. 3. MM. les doyens du diocèse seront les principaux correspondants de la commission ; ils sont priés de lui signaler : 1o. les faits qui se seront produits dans leurs doyennés respectifs ; 2o. les personnes qui voudraient rendre témoignage sur l'existence des faits ; 3o. celles qui, par leur

science, pourraient éclairer la commission ; 4o les médecins qui auraient soigné les malades avant leur guérison.

Art. 4. Après renseignements pris, la commission pourra faire procéder à des enquêtes. Les témoignages seront reçus sous la foi du serment. Lorsque les enquêtes se feront sur les lieux, deux membres au moins de la commission s'y transporteront.

Art. 5. Nous recommandons avec instance à la commission d'appeler souvent dans son sein des hommes versés dans les sciences de la médecine, de la physique, de la chimie, de la géologie, etc., afin de les entendre discuter les difficultés qui pourraient être de leur ressort, à certains points de vue, et de connaître leur avis ; la commission ne doit rien négliger pour s'entourer des lumières et arriver à la vérité, quelle qu'elle soit.

Art. 6. La commission se compose de neuf membres du chapitre de notre cathédrale, des supérieurs de nos grand et petit séminaires, du supérieur des missionnaires du diocèse, du curé de Lourdes, et de professeurs de dogme, de morale et de physique de notre séminaire. Le professeur de chimie de notre petit séminaire sera souvent entendu.

Art. 7. M. Nogaro, chanoine-archiprêtre, est nommé président de la commission. MM. les chanoines Tabariès et Soulé sont nommés vice-présidents. La commission nommera un secrétaire et deux vice-secrétaires pris dans son sein.

Art. 8. La commission commencera ses travaux immédiatement, et se réunira aussi souvent qu'elle le jugera nécessaire.

Donné à Tarbes, dans notre palais épiscopal, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre secrétaire, le 28 juillet 1858.

† Bertrand-S^re^, évêque de Tarbes.

Comme on le voit, le langage de monseigneur l'évêque de Tarbes est celui d'un philosophe chrétien. Il ne révoque point tout d'abord les faits en doute. Il les laisse se produire au lieu d'en contester la réalité, et quand, après un long temps, il a acquis la certitude de leur existence, au lieu de les juger, de les condamner *à priori*, il ordonne qu'une enquête minutieuse soit faite, et il appelle pour cela à son aide tous les genres de lumières et d'opinions, ne dédaignant ni la science moderne, ni les avis étrangers à la théologie. Ce langage eût été celui de saint Clément d'Alexandrie, d'Origène, d'Athénagore, de saint Grégoire le Thaumaturge, de saint Cyprien, de Tertullien, de saint Augustin, et de la plupart des pères

de l'école d'Alexandrie, s'ils eussent vécu au XIXe siècle. L'épiscopat ne nous avait pas toujours accoutumés à un pareil langage et à une semblable conduite. Ainsi, au lieu d'étouffer les faits, comme le fit en semblable circonstance l'année dernière, de l'autre côté des Pyrénées, l'évêque de Lérida, au lieu de les attribuer au démon, sous prétexte que parfois celui-ci *se transforme en ange de lumière pour mieux tromper les hommes*, monseigneur l'évêque de Tarbes veut qu'on les examine, qu'on les éclaircisse. Il y a bien loin de cette conduite à celle des évêques qui condamnèrent Jeanne-d'Arc au bûcher, sous prétexte de sorcellerie ; il y a loin de ces paroles aux doctrines systématiquement démonomanes de Mr. de Mirville, qui, parlant de la pieuse vierge de Domremy, dit que ses juges furent l'écho d'un très-nombreux parti et d'un grand nombre de collègues aussi pieux qu'éclairés ; il y a loin du mandement nouveau à ceux par lesquels tant de prélats proscrivirent en France le phénomène de la table parlante, et ce n'est point là la décision par laquelle, il y a deux ans, une voyante fut condamnée, à Rome, à douze années de prison, pour crime d'études somnambuliques.

Aussi, spiritualistes, remercions avec joie le prélat qui honore d'une manière si remarquable le siége épiscopal de Tarbes. Accueillons la mesure qu'il vient de prendre comme le présage de la voie nouvelle dans laquelle va peut-être entrer le clergé de France. *Puisse-t-il s'inspirer d'un aussi bel* exemple, et bannir pour jamais ces préventions surannées qui lui ont fait prendre pendant si longtemps, comme émanant de sources pernicieuses, des phénomènes si souvent bienfaisants, et d'une nature toujours consolante, phénomènes qui, n'en doutons pas, seront appelés avant peu à réveiller partout le sentiment religieux.

Sans doute, les travaux de la commission qui vient d'être instituée à Tarbes, et les faits qu'elle recueillera seront rendus publics. S'il en est ainsi, nous les porterons à la connaissance de nos lecteurs. Peut-être la conclusion que nous en tirerons ne sera-t-elle pas tout à fait la même que celle des respectables membres de la commission. Mais, quelle qu'elle soit, qu'on la regarde à l'avance comme l'expression de la plus entière bonne foi, et comme dictée par le plus scrupuleux respect de la vérité.

Z. Piérart.

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE.

Jamais on n'a tant parlé de la civilisation chrétienne qu'aujourd'hui. Depuis l'expédition de Chine, depuis l'insurrection du Monténégro, depuis le massacre de Djeddah, le vieil esprit des croisades semble sortir de sa longue léthargie pour solliciter l'Occident à se ruer encore une fois sur l'Orient.

....

Mais plaçons-nous un instant au point de vue chinois, arabe ou turc, pour mieux apprécier les prétentions de cette civilisation ou de ses soi-disant défenseurs.

Un de ces hommes qui ont encore une étincelle de la foi primitive et qui préfèrent la mort aux ignominieux loisirs d'un clergé corrompu, le missionnaire Chappedelaine pénètre en Chine et y prêche sa religion, contrairement aux lois du pays. On le punit du dernier supplice, comme on punirait probablement, à Rome ou à Naples, un bonze qui aurait l'audace d'y propager ses croyances. Quelques mois plus tard, les Chinois voient arriver des vaisseaux de guerre et des soldats chrétiens, qui demandent réparation pour quelques méfaits, notamment pour le meurtre du missionnaire. Les Chinois refusent ; on les mitraille, on leur prend une forteresse, et on leur fait signer un traité qui stipule, entre autres priviléges, la libre introduction de l'opium et du christianisme dans le Céleste Empire. Les Chinois sont un peuple lettré et raisonneur. Ils peuvent céder à la force ; mais ils se réservent certainement d'apprécier les conditions qu'on leur impose et d'en faire justice quand ils en trouveront l'occasion. Que peuvent-ils penser d'une religion qui se présente à eux sous d'aussi étranges auspices et avec d'aussi grossières contradictions ? M. Chappedelaine et les autres missionnaires européens n'ont pas manqué de leur dire que le royaume du Christ n'est pas de ce monde, que le dieu dont ils sont les ministres est un dieu crucifié, un dieu d'amour, et qu'ils viennent en son nom, sans autres armes que la prière et la grâce. Un tel préambule parle au cœur d'un grand nombre d'hommes, et les auditeurs chinois ont dû être partagés d'opinion, comme tous les peuples chez qui on a porté l'Évangile. Mais quand ils ont vu les frégates, les bombes et la mitraille arriver à l'appui de ces paroles d'amour, quand on leur a signifié qu'il fallait recevoir les missionnaires ou se résoudre à être mitraillés de nouveau, toute divergence a dû cesser parmi eux, et ils se sont certainement accordés à déclarer que Mr.

Chappedelaine et ses pareils n'étaient que de misérables hypocrites, des émissaires et des espions des puissances occidentales, et que leur supplice était parfaitement mérité. Ils ont promis aux plénipotentiaires de recevoir les prédicateurs apostoliques, mais ils se sont promis à eux-mêmes de les pendre à la première occasion. Telle est la logique chinoise, telle est la logique universelle, et nous défions tous les disciples d'Aristote, aussi bien que ceux d'Escobar, de la déraciner de l'esprit humain. On dira peut-être que Mr. Chappedelaine en particulier et que beaucoup d'autres missionnaires sont innocents de l'intervention des puissances. A la bonne heure ; mais les missions et les vaisseaux de guerre, les prêtres et les soldats, l'Evangile et la mitraille, les chapelets et l'opium, tout cela forme l'ensemble que vous appelez et que les Chinois, d'accord avec vous sur ce point, appellent aussi la civilisation chrétienne. Un de ces éléments amène infailliblement les autres. Le missionnaire, qu'il le sache ou non, ouvre le chemin à tous les représentants du despotisme et des vices de l'Occident. Qui peut blâmer un peuple de protester contre une pareille invasion ?

C'est cette même civilisation chrétienne qui vient de commettre sur la ville arabe de Djeddah le plus abominable des guet-apens. Sous prétexte de supériorité, sous prétexte qu'elle a affaire à des barbares, elle bombarbe, elle incendie, elle ruine, elle massacre, sans scrupule, sans règle, sans autre limite que son bon plaisir. — Mais les consuls de France et d'Angleterre avaient été assassinés..... Ne fallait-il pas faire un exemple ? — Nous savons qu'un crime avait été commis ; nous savons que les knownothings de Djeddah avaient fait une émeute contre les étrangers, comme ceux de la Nouvelle-Orléans, de Baltimore et de Saint-Louis en ont fait dans mainte occasion, comme d'autres factions en font si souvent, pour un motif ou pour un autre, en Europe ou en Amérique. Voyez donc un peu ce qui se passe chez vous, et cessez de pousser des exclamations hypocrites, des cris d'horreur contre la barbarie musulmane. Dites tout simplement que vous êtes les plus forts et que vous voulez vous venger ; mais ne parlez pas de votre civilisation et de votre christianisme, qui doivent être plus que jamais des objets d'exécration pour les sectateurs du prophète.

C'est surtout dans la capitale du mahométisme, c'est à Constantinople qu'il faut voir la civilisation chrétienne à l'œuvre ; c'est là qu'elle donne aux barbares l'exemple des plus sublimes vertus et de la plus touchante harmonie. Elle

y est représentée par quatre puissances principales, l'Angleterre, la France, la Russie et l'Autriche, qui rivalisent de zèle, comme des héritiers avides, auprès de la Turquie réputée moribonde. C'est la Russie qui affichait les plus franches et les plus brutales prétentions : deux de ses rivales se sont jetées sur elle pour l'écraser, pendant que la troisième lui portait dans l'ombre des coups plus froidement calculés. Cependant la paix s'est faite, la Russie a promis d'être un peu moins pressée, et les quatre bonnes sœurs sont convenues d'attendre tranquillement l'ouverture de la succession ; c'est-à-dire qu'au lieu de s'entredéchirer, elles assiégent de leurs intrigues le lit de la malade, et guettent comme des harpies l'agonie de leur proie.

Le spectacle est encore plus édifiant, s'il est possible, au point de vue religieux qu'au point de vue politique. Tous ces différents adorateurs du Christ ont leurs prêtres ou leurs ministres, qui se damnent les uns les autres avec la plus ardente charité, et regrettent fort le temps où ils pouvaient brûler leurs frères en christianisme pour un mot douteux ou une légère nuance d'opinion. C'est l'église gréco-russe qui convoite Sainte-Sophie, d'où elle espère lancer ses foudres, avec autant de majesté que le pape, du haut du Vatican. C'est la cagote Autriche, plus intolérante, plus rétrograde que Rome elle-même, et qui étouffe la liberté, la pensée et la vie partout où elle étend son autorité. C'est la France voltairienne, qui va à la même messe que l'Autriche, mais qui en rit, et qui, à force de scepticisme, retombe rapidement sous le joug des jésuites. C'est la puritaine Angleterre, qui proteste contre l'orthodoxie papale, et se laisse exploiter par un conclave d'évêques bigots et de marchands de Bibles.

Tel est le tableau instructif et moral que la civilisation chrétienne offre aux Orientaux. Doit-on s'étonner qu'ils s'en détournent avec dégoût, et qu'ils continuent obstinément à répéter : Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète !

(*Revue de l'Ouest.*)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

(Il est sans doute inutile de dire que la communication que nous allons copier nous a été faite inopinément, à la manière ordinaire.)

Pourquoi y a-t-il tant de contradictions chez les hommes, et pourquoi les voit-on presque toujours agir en sens inverse de ce que leur dictent le bon sens et la raison ?

Pourquoi y a-t-il encore tant de gens qui ne veulent croire ni au magnétisme ni au spiritualisme, tandis que tous les jours on voit s'accomplir des faits merveilleux qui ne devraient laisser aucun doute dans l'esprit des incrédules ?

Pourquoi les prêtres sont-ils intolérants, et ne veulent-ils la liberté que pour eux seuls, quand au contraire il est si naturel que tout le monde puisse en jouir ?

Pourquoi l'église romaine prétend-elle que hors de son sein il n'y a point de salut, ce qui fait, d'après ce raisonnement, que les sept huitièmes des habitants du Globe sont damnés impitoyablement, sans compter les mauvais catholiques qui, Dieu le sait, sont en assez grand nombre ?

Pourquoi tout récemment un prêtre a-t-il été empoisonné au Mexique par un autre prêtre, en communiant sous l'espèce du vin, puisque ce vin métamorphosé en "*précieux sang*", aurait dû, dans une pareille circonstance, être nécessairement un puissant antidote ? Il est vrai que l'empereur Henri VII mourut aussi du poison qu'un moine dominicain avait mêlé à l'hostie destinée à devenir le "*précieux corps*", et que le précieux corps n'opéra pas non plus de miracle.

Pourquoi certain curé accuse-t-il les spiritualistes de faire des *gris-gris*, tandis que lui et ses pareils en font tous les jours avec leur eau bénite, leurs reliques, leurs *amulettes*, leurs chapelets, leurs médailles et leurs scapulaires ?

Pourquoi dans un pays libre comme les Etats-Unis, où chacun peut émettre ouvertement ses opinions politiques et religieuses, dans un pays où tous les cultes jouissent d'une tolérance illimitée, les spiritualistes n'auraient-ils pas le droit de se réunir, de former des cercles, et de travailler ensemble à la propagation de leur doctrine ?

Pourquoi certains parents qui connaissent parfaitement les Jésuites, leur morale relâchée et leurs principes anti-sociaux, confient-ils à ces hommes l'éducation de la jeunesse ?

Pourquoi dans la plupart des familles envoie-t-on les enfants à confesse, à cette *école des mœurs* où l'on apprend de si jolies choses, et d'où les jeunes filles reviennent souvent beaucoup plus *instruites* qu'elles ne devraient l'être ?

Pourquoi exige-t-on que ces mêmes enfants fassent leur première communion, quand on est convaincu, soi-même, de l'inutilité de cette cérémonie ?

Pourquoi voit-on dans les églises beaucoup plus de femmes que d'hommes, et dans les théâtres beaucoup plus d'hommes que de femmes ?

Pourquoi y a-t-il encore une si grande quantité de maté-

rialistes, c'est-à-dire d'hommes qui se respectent assez peu pour se mettre au niveau de la brute ?

Pourquoi l'ambition, l'orgueil et l'égoïsme sont-ils les trois mobiles qui dirigent la majeure partie des hommes, et leur font commettre tant d'injustices ?

Pourquoi voit-on un si grand nombre de prédicateurs partir d'un principe essentiellement faux pour prouver ce qu'ils disent être une vérité, et donner en longueur ce qui leur manque en profondeur ?

Pourquoi y a-t-il tant de sectes différentes, au lieu d'une religion unique et universelle ?

Pourquoi, enfin, ne répondons-nous pas, article par article, à chacune des questions précédentes ? C'est que nous aimons mieux laisser au lecteur le soin de les résoudre : c'est une satisfaction dont nous ne voulons pas le priver, de crainte de blesser son amour-propre. Nous ajouterons seulement que le meilleur moyen de détruire les abus que nous venons de signaler, serait que les hommes s'appliquassent davantage à étudier le spiritualisme, au lieu de le condamner sans le connaître. Nous ne doutons pas un seul instant que, s'ils agissaient ainsi, il n'en résultât une amélioration notable chez l'espèce humaine.

LE PÈRE AMBROISE.

A la suite de la communication que nous avons insérée aux pages 191-194 de ce volume, l'Esprit inspirateur nous en promit une autre sur LA MODERATION, et nous l'avons reçue un peu plus tard. Nous hésitions à la publier, et nous en parlions, un soir, lorsque la même main nous a écrit ce que nous allons transcrire d'abord ; nous donnerons immédiatement après la communication dont il s'agit.

Nous n'avons pas pu maitriser les facultés du médium, comme nous le faisons d'habitude, à cause de l'état de souffrance nerveuse dans lequel elle avait été pendant les jours précédents ; mais nous désirons que la communication, toute imparfaite qu'elle est, que nous avons donnée sur les avantages de LA MODERATION, soit reproduite textuellement et sans y rien corriger ni ajouter, quoiqu'il nous pût être facile de la rendre meilleure, comme style et comme idées, en influençant le médium au moment où elle recopierait cette communication. Nous croyons que les défauts mêmes de cette communication peuvent tourner au profit des lecteurs et amener chez quelques-uns une conviction que d'autres articles plus soignés, et aussi parfaits que nous pouvons les produire, ne réussiraient pas à enraciner chez eux.

Nous ferons donc remarquer à ceux qui, en lisant les communications, se disent : Mais, après tout, ce peut bien être l'œuvre du médium ; et lorsqu'une personne intelligente et qui d'ordinaire écrit assez bien sa langue, donne un article en bon français, assez logique et écrit assez élégamment, il n'y a pas lieu de s'étonner, de crier à l'intervention spirituelle et de croire et dire que la communication provient d'un autre esprit que celui du médium ; — nous ferons observer que, par ce même médium, nous avons donné des articles très-supérieurs au dernier, sur des sujets introduits par hasard dans la conversation, au moment même où l'on voyait s'agiter la main de l'écrivain interprète : tels que la communication de notre frère et devancier Bossuet, sur *le luxe en opposition à la charité chrétienne* (*), et tant d'autres venues aussi inopinément ; et que cette composition si médiocre, sur *la modération*, avait été annoncée plus de quinze jours auparavant.

Ainsi donc, si elle était, comme tant d'incrédules le supposent, l'ouvrage du médium même, celui-ci aurait eu tout le temps, pendant cette quinzaine, de préparer un article de premier ordre, et comme style et comme pensées. Il n'en a pas été ainsi. Nous ne sommes parvenus qu'à grand'peine à suggérer au médium l'ombre de nos pensées, et à les coordonner tant bien que mal pour lui en faire saisir les points les plus saillants. *Il en est résulté un article plus que médiocre*, comparativement à ce que nous pouvons communiquer par le même organisme ; mais nous désirons qu'il soit donné tel quel, avec la présente explication, car nous savons que, pour plusieurs, il y aura là un enseignement qu'ils n'eussent pas trouvé ailleurs. AFFRE.

Voici maintenant l'article en question : —

La plus grande partie des misères de l'homme, la plus grande somme de malheur qui se voit sur la terre, provient, nul ne cherchera à le nier, des excès de toutes sortes dont l'homme se rend coupable, et dont parfois lui-même est la victime, tandis que souvent ce sont ses frères qui souffrent par la suite de ces mêmes excès.

Si les excès sont la source des maux ou de la plus grande partie des maux, on comprendra facilement que la modération soit, de toute nécessité, la mère des biens et des bonheurs dont ces maux sont l'opposé.

Soyez donc modérés en toute chose. En vos désirs ; car la

(*) Vol. I, pages 17-18.

rialistes, c'est-à-dire d'hommes qui se respectent assez peu pour se mettre au niveau de la brute ?

Pourquoi l'ambition, l'orgueil et l'égoïsme sont-ils les trois mobiles qui dirigent la majeure partie des hommes, et leur font commettre tant d'injustices ?

Pourquoi voit-on un si grand nombre de prédicateurs partir d'un principe essentiellement faux pour prouver ce qu'ils disent être une vérité, et donner en longueur ce qui leur manque en profondeur ?

Pourquoi y a-t-il tant de sectes différentes, au lieu d'une religion unique et universelle ?

Pourquoi, enfin, ne répondons-nous pas, article par article, à chacune des questions précédentes ? C'est que nous aimons mieux laisser au lecteur le soin de les résoudre : c'est une satisfaction dont nous ne voulons pas le priver, de crainte de blesser son amour-propre. Nous ajouterons seulement que le meilleur moyen de détruire les abus que nous venons de signaler, serait que les hommes s'appliquassent davantage à étudier le spiritualisme, au lieu de le condamner sans le connaître. Nous ne doutons pas un seul instant que, s'ils agissaient ainsi, il n'en résultât une amélioration notable chez l'espèce humaine.

Le Père Ambroise.

A la suite de la communication que nous avons insérée aux pages 191-194 de ce volume, l'Esprit inspirateur nous en promit une autre sur LA MODERATION, et nous l'avons reçue un peu plus tard. Nous hésitions à la publier, et nous en parlions, un soir, lorsque la même main nous a écrit ce que nous allons transcrire d'abord ; nous donnerons immédiatement après la communication dont il s'agit.

Nous n'avons pas pu maîtriser les facultés du médium, comme nous le faisons d'habitude, à cause de l'état de souffrance nerveuse dans lequel elle avait été pendant les jours précédents ; mais nous désirons que la communication, toute imparfaite qu'elle est, que nous avons donnée sur les avantages de LA MODERATION, soit reproduite textuellement et sans y rien corriger ni ajouter, quoiqu'il nous pût être facile de la rendre meilleure, comme style et comme idées, en influençant le médium au moment où elle recopierait cette communication. Nous croyons que les défauts mêmes de cette communication peuvent tourner au profit des lecteurs et amener chez quelques-uns une conviction que d'autres articles plus soignés, et aussi parfaits que nous pouvons les produire, ne réussiraient pas à enraciner chez eux.

Nous ferons donc remarquer à ceux qui, en lisant les communications, se disent : Mais, après tout, ce peut bien être l'œuvre du médium ; et lorsqu'une personne intelligente et qui d'ordinaire écrit assez bien sa langue, donne un article en bon français, assez logique et écrit assez élégamment, il n'y a pas lieu de s'étonner, de crier à l'intervention spirituelle et de croire et dire que la communication provient d'un autre esprit que celui du médium ; — nous ferons observer que, par ce même médium, nous avons donné des articles très-supérieurs au dernier, sur des sujets introduits par hasard dans la conversation, au moment même où l'on voyait s'agiter la main de l'écrivain interprète : tels que la communication de notre frère et devancier Bossuet, sur le luxe en opposition à la charité chrétienne (*), et tant d'autres venues aussi inopinément ; et que cette composition si médiocre, sur *la modération*, avait été annoncée plus de quinze jours auparavant.

Ainsi donc, si elle était, comme tant d'incrédules le supposent, l'ouvrage du médium même, celui-ci aurait eu tout le temps, pendant cette quinzaine, de préparer un article de premier ordre, et comme style et comme pensées. Il n'en a pas été ainsi. Nous ne sommes parvenus qu'à grand'peine à suggérer au médium l'ombre de nos pensées, et à les coordonner tant bien que mal pour lui en faire saisir les points les plus saillants. Il en est résulté un article plus que médiocre, comparativement à ce que nous pouvons communiquer par le même organisme ; mais nous désirons qu'il soit donné tel quel, avec la présente explication, car nous savons que, pour plusieurs, il y aura là un enseignement qu'ils n'eussent pas trouvé ailleurs. AFFRE.

Voici maintenant l'article en question : —

La plus grande partie des misères de l'homme, la plus grande somme de malheur qui se voit sur la terre, provient, nul ne cherchera à le nier, des excès de toutes sortes dont l'homme se rend coupable, et dont parfois lui-même est la victime, tandis que souvent ce sont ses frères qui souffrent par la suite de ces mêmes excès.

Si les excès sont la source des maux ou de la plus grande partie des maux, on comprendra facilement que la modération soit, de toute nécessité, la mère des biens et des bonheurs dont ces maux sont l'opposé.

Soyez donc modérés en toute chose. En vos désirs ; car la

(*) Vol. I, pages 17-18.

modération des désirs est la seule vraie fortune, la seule que nul revers ne puisse abattre, que nul voleur ne puisse emporter. Le roi, sur son trône, s'il ne sait borner ses désirs, est en réalité plus pauvre que celui de ses humbles sujets qui se contente du nécessaire et ne désire rien de superflu. Il y en a qui savent se rendre *nécessaires* les choses les plus futiles et les moins importantes ; il y en a pour qui le luxe, la bonne chère et autres accessoires plutôt nuisibles qu'utiles, sont devenus des objets de première nécessité. C'est parce que, dès le principe, on ne leur a pas appris à borner leurs désirs, à se faire des goûts simples, à se contenter de peu. Il faut si peu à l'homme, quand il ne veut que ce qui lui est nécessaire ! il est si riche avec si peu ! Mais s'il étend le domaine de ses besoins, il étend dans la même mesure celui de ses souffrances et de ses privations ; car à mesure qu'il se procurera les objets de sa fantaisie, d'autres objets se présenteront à son désir, et il en sera toujours de plus en plus altéré, de plus en plus affamé, comme celui qui se nourrirait d'un apéritif et s'abreuverait d'une liqueur forte. Voyez le millionnaire. S'arrête-t-il quand il en est arrivé à ne plus pouvoir compter sa fortune? vient-il un jour où il se dit : je suis assez riche, c'est assez ? Non, non : il est parti de bas peut-être ; il s'était fixé une somme à atteindre, il s'était dit : quand j'aurai un million, je me reposerai. Peut-être si son cœur était bon, avait-il ajouté : je ferai du bien. Le million est arrivé, il avait soif encore ; il a été suivi de plusieurs autres, il avait soif toujours. A-t-il fait du bien ? J'aime à le croire. En a-t-il fait dans la proportion de sa fortune ? Je puis vous assurer que non. Il n'a pas su borner ses désirs, et il n'est pas heureux, et pas plus que lui ne sont heureux ceux qu'il envie, ceux qui ont monté plus haut que lui sur l'échelle de la fortune. Mais je sais un pauvre jardinier de ses vastes domaines qui est plus heureux que lui, parce que sa position lui suffit ; son pain est noir peut-être, mais il le digère bien, après l'avoir mangé avec appétit ; sa cabane est petite, mais il s'y loge, lui et les siens, et cela lui paraît suffisant ; ses vêtements sont grossiers, mais en est-il moins à l'aise l'été, moins à l'abri du froid l'hiver ? Sa famille l'entoure, simple comme lui, contente comme lui de ce peu que Dieu lui donne; il est heureux, plus heureux que le maître qui lui jette un regard distrait du haut de sa grandeur.

Soyez modérés dans vos besoins, dans vos appétits. Quand vous avez mangé suffisamment, arrêtez-vous, et ne cherchez pas, par des épices de haut goût, par des liquides apéritifs,

à renouveler votre faim, et à pouvoir engloutir plus de nourriture qu'il n'est nécessaire pour soutenir votre corps. Soyez modérés dans le boire : trop boire et trop manger abrutit l'homme, détériore ses plus belles facultés, en fait une sorte d'animal plus vicieux que les bêtes de somme, lesquelles ne dépassent pas les limites que la nature leur a fixées. Je n'insiste pas sur ce point ; je veux croire mes lecteurs trop intelligents, trop persuadés de leur dignité d'hommes, pour n'être pas à l'abri d'un excès aussi grossier. Soyez modérés dans l'exercice et dans le travail, car trop de travail corporel fatigue et rend impropre à l'exercice des facultés d'un ordre supérieur, tandis qu'un travail intellectuel trop prolongé et poussé à l'excès, use les sources mêmes de l'intelligence et du génie.

Ainsi, vous le voyez, les choses mêmes les meilleures, si vous n'en usez pas avec modération, tourneront à votre détriment. Il faut avoir une ambition modérée, et il n'est pas bon de n'en pas avoir du tout, car alors il n'y a aucun stimulant au travail ; mais il ne faut pas que cette ambition devienne excessive, car alors elle nuit au bonheur de celui qui l'a.

Il faut user modérément du boire et du manger : excellentes choses dont serait fou celui qui voudrait se dispenser complètement ; mais combien il faut se garder d'en abuser ! Il faut prendre de l'exercice et se livrer au travail, mais toujours avec modération : un exercice raisonnable fait du bien, développe les membres, augmente les forces ; un exercice forcé produit l'effet contraire. Il en est de même du travail.

Je le répète donc, et ne saurais trop le redire : Prenez la modération pour guide de votre conduite en toutes choses, grandes et petites, et vous vous en trouverez bien. Le bonheur habite plus souvent sous le chaume que sous les lambris des princes, et plus souvent le presbytère de village que le riche évêché du prélat. Affre.

CORRESPONDANCE.

Un des plus honorables citoyens de la Louisiane, ancien membre du Congrès, a bien voulu nous écrire la lettre suivante : —

Terrebonne, le 11 octobre 1858.

Monsieur. — En réponse à votre lettre du 18 septembre, je vous adresse une relation de la principale manifestation physique que j'ai obtenue. La voici en peu de mots :

Vendredi, 30 juillet, vers 7 heures du matin, lorsque personne dans la maison ne s'occupait de spiritualisme, une table, de petites dimensions, s'est agitée seule, et a fait entendre des "*rappings*" qui ont attiré mon attention. Je me suis alors approché de la table, l'ai examinée avec le plus grand soin, et me suis convaincu qu'aucun objet n'y adhérait, et que rien d'apparent ne pouvait produire ce mouvement ni ce bruit. J'ai pris cette table dans mes mains, l'ai retournée sur elle-même et soulevée à différentes reprises ; je me suis couché par terre, pour m'assurer que le mouvement ne venait pas du plancher ; j'ai regardé sous la maison, et y ai placé des sentinelles, pour être sûr qu'aucun bruit ne venait de là. Après que toutes mes précautions ont été prises, je suis resté parfaitement convaincu que la table ne pouvait se mouvoir par une cause matérielle. Le mouvement et le bruit se sont, du reste, trop long-temps prolongés pour que l'illusion fût possible : j'ai eu le temps de faire prévenir douze personnes, dignes de foi, qui, comme moi, ont été témoins de ce phénomène. Je donnerais avec plaisir les noms de ces personnes ; mais comme je sais que généralement on accuse de folie ceux qui s'occupent de spiritualisme, et que l'on cherche à les couvrir de ridicule, je m'abstiendrai de le faire, quoique, au besoin, elles pussent, comme moi, certifier la vérité du fait.

Dans la soirée de ce même jour, nous eûmes une communication spirituelle, et voici comment les Esprits parlèrent de cette manifestation physique :

" Jamais l'homme n'a en vain cherché la vérité ; qui la
" recherche la trouve tôt ou tard. Ces manifestations sont
" une preuve de notre présence parmi vous. Vous nous crai-
" gnez, du moins quelques-uns d'entre vous, et nous sommes
" vos amis, vos proches............ Ce sont tous vos amis
" qui les ont faites, et elles ne seront pas les dernières ; seu-
" lement il est difficile d'en déterminer l'époque : elles dépen-
" dent de circonstances impossibles à prévoir."

J'ai l'honneur, etc.

BANNON G. THIBODAUX.

P. S. Pendant que je dictais ce qui précède, des coups se sont fait entendre sous la table autour de laquelle nous étions. Un médium présent ayant pris le crayon, a écrit :

" Vous êtes pusillanimes ; vous craignez de dire : J'ai vu,
" j'ai entendu."

C'est un reproche adressé à deux personnes présentes qui ont assisté à ces manifestations.

— Nous remercions Mr. Thibodaux de son utile concours,

et le prions de nous le continuer. Des noms aussi *connus* et respectés que le sien ont assez d'influence pour faire *taire* bien des clameurs inconsidérées.

Tampico, 18 septembre 1858.

.... Je vous ai promis de vous signaler les faits qui viendraient à ma connaissance ; en voici un qui, je pense, trouvera sa place dans votre Revue :

Une de mes amies, Mme de Gaalon, tient à la Havane un hôtel nommé "de St. Ferdinand," rue de la Cuna, No. 96. Je mets ces détails afin que chacun puisse vérifier à la source. Voici ce qu'elle m'écrivait, à la date du 22 août dernier :

" Le *vómito* s'est déclaré à minuit sur un jeune homme logé chez moi, et faisant son dernier voyage pour être reçu capitaine au long-cours. A six heures du matin, le médecin le voyait et annonçait que tous les symptômes étaient mortels. Les vomissements noirs ont commencé au bout de vingt-quatre heures ; il a été condamné par trois des premiers médecins et par toutes les personnes qui l'ont vu. Je pris la table et la magnétisai. Un bon Esprit se présenta. Je lui dis de bien examiner le malade, et de ne pas me cacher ce qui devait lui advenir. L'Esprit me répondit : Il est fort malade ; mais, avec vos soins, il ne mourra pas." (*Mme de Gaalon est une personne sympathique, compatissante et dévouée* à tout ce qui souffre.) "*Je lui demandai si les médecins l'a*vaient condamné ; il me répondit que oui, mais que le sixième jour ils le déclareraient hors de danger et seraient étonnés. Je retournai auprès de mon malade, avec un peu plus de confiance ; (c'était le second jour que j'avais magnétisé la table). Les jours qui suivirent ne présentèrent aucune amélioration. La nuit du cinquième au sixième fut pleine d'angoisses ; un médecin passa la nuit auprès du malade, et le sixième jour, à neuf heures du matin, le malade fut déclaré hors de danger : le médecin lui-même dit que cette guérison était presque miraculeuse. Tout le monde est resté la bouche béante ; les médecins, comme tous les autres, lui ont dit : Vous devez la vie à Madame ; partout ailleurs vous seriez mort."

Voilà le fait dans toute sa naïve simplicité. Permettez-moi d'ajouter que je magnétise en ce moment, non la table, mais par le magnétisme humain, pour guérir une sciatique. J'ai consulté la table pour savoir si les Invisibles, que j'invoque en magnétisant, m'aident de leur intervention fluidique. L'affirmative m'a été donnée à plusieurs reprises. Si c'est la vérité, il en résulterait que les Esprits invoqués par Mme de

Gaalon ont donné à ses soins une valeur curative qu'ils n'auraient jamais eue sans leur assistance. Ce devrait être aussi pour les magnétiseurs un immense encouragement dans leurs efforts à soulager l'humanité. Combien les médecins eux-mêmes ne pourraient-ils pas trouver de lumières en s'appuyant d'un pareil concours !............

L. FAVRE CLAVAIROZ.

— Ce qu'à la Havane on appelle *vómito*, nous l'appelons fièvre jaune : c'est l'épidémie dont nous avons déjà parlé. Nous recevrons avec plaisir ce que notre honorable correspondant veut bien nous promettre pour notre prochain numéro.

Nouvelle-Orléans, 15 *octobre* 1858.

Je saisis cette occasion pour proclamer à la face de notre communauté, une vérité qui est, hélas ! trop peu répandue en cette ville. Je veux parler du spiritualisme, comme moyen curatif.

Il y a environ cinq mois de cela, mon fils, âgé de dix-neuf mois, fut attaqué d'une maladie que mon ignorance en médecine ne me permet pas de caractériser ici d'après les règles établies par les gens de l'art ; mais ce que je peux affirmer avec la certitude d'un homme consciencieux et reconnaisant, c'est que mon enfant souffrait beaucoup, depuis sept semaines, d'une induration au côté gauche, qui lui faisait pousser des cris aigus lorsqu'on y portait la main. Il avait, en outre, les régions thoracique et épigastrique considérablement tuméfiées, respirait avec difficulté, et dégorgeait constamment une humeur visqueuse, ce qui me faisait craindre que mon pauvre enfant n'eût une prédisposition à ce que les médecins qualifient d'angine "couenneuse".

Ces symptômes alarmants étaient accompagnés d'une fièvre brûlante, qui avait opiniâtrément résisté jusqu'alors à la pratique ordinaire.

Mon enfant en était à ce point, lorsque Mr. John Norwood, qui a la faculté de donner des prescriptions médicales, sous l'influence *spirituelle*, entreprit sa guérison.

Trois jours après avoir pris la première potion du médium, j'allai avec mon enfant, *à pied*, remercier son sauveur. (Je demeurais alors à *huit* îlets de son domicile.) Depuis cette époque, mon fils n'a jamais cessé de jouir d'une santé florissante.

En foi de quoi je signe, CONSTANT REYNES,

Rue Annette, entre St.Jean-Baptiste et Claiborne.

PISCINE DE LA RUE TOULOUSE.

Le médium Valmour, dont nous avons souvent parlé, sans le nommer, se verra peut-être obligé de fermer sa porte à la plupart des malades qui vont lui demander la santé; car il y a des gens assez sauvages pour lui faire des menaces lorsque, trop fatigué des séances qu'il a données toute la journée, il ne peut pas les satisfaire à l'heure indue où il leur plait de se présenter chez lui. Si l'on pouvait mettre des gendarmes à sa porte, peut-être le ferait-on respecter; mais loin de là : il se trouve, dans notre police municipale, des hommes qui, parce qu'ils ont entendu les plaintes d'un certain curé dont l'église est presque déserte, appellent "macaqueries" ce que ce prêtre qualifie de "gris-gris", et menacent de disperser les assemblées de spiritualistes.... Comme si ces petits despotes en avaient le droit !

Nous ferons ici quelques remarques :

D'abord, ce n'est pas le médium *personnellement* qui traite les malades : il n'est là que comme un instrument *passif;* cependant il donne son temps et ses forces. S'en prendre à lui de ce que son organisme fait ou ne fait pas, dans ces circonstances, c'est manquer des notions les plus élémentaires du spiritualisme ; et le menacer, c'est de la brutalité.

Ensuite, il y a des gens méchants que les Invisibles ne peuvent peut-être pas ou ne veulent pas soigner; la conduite de ceux auxquels nous faisions allusion tout à l'heure semble prouver que les Esprits les avaient bien jugés. Qu'ils viennent à de meilleurs sentiments, et alors, sans aucun doute, ils seront secourus.

Enfin, les malades qui ont été guéris chez Mr. Valmour n'ont pas compris que leur *devoir* était de porter les faits à la connaissance du public, afin que l'on cherchât de plus en plus des médiums, et que d'autres malades pussent être guéris. Il y a là un manque de gratitude, un vice d'égoïsme, que la crainte du ridicule n'excuse pas.

Il est donc à craindre que Mr. Valmour ne donne bientôt plus que des séances privées, *pour les spiritualistes seulement.* Peut-être vaut-il mieux, en effet, ne pas laisser pénétrer dans le sanctuaire des gens dont la vue est encore trop faible pour contempler la lumière.

CONSOLATIONS.

Le docteur H. Hoyt, de Syracuse [N. Y.], ayant vu mourir successivement ses deux filles, âgées de vingt à vingt-trois ans, en fut tellement bouleversé, qu'il dut rester six mois dans un asile d'aliénés. Enfin, il lut l'ouvrage du docteur Hare, sur le spiritualisme, et se mit en correspondance avec le Rév. Allen Putnam. Les conseils qu'il reçut le portèrent à fréquenter des cercles spiritualistes, et il y trouva ce que "la religion" ne pouvait lui donner. Dans une note à Mr. Putnam, il dit :

"J'ai visité New York et trouvé la grâce que je désirais tant : une certitude, non pas seulement d'immortalité, mais de l'immortalité de mes enfants bien-aimés. Je suis maintenant, suivant l'expression de Mme. Davis, aussi sûr de cela que de mon existence."

Combien d'autres arriveraient au même résultat, s'ils voulaient chercher eux-mêmes, au lieu d'écouter les prêtres !

Au sujet de l'épidémie qui règne ici, le *Propagateur Catholique* s'écriait l'autre jour : "Que les personnes chrétiennes prient Dieu, qui tient en ses mains les fléaux, de détourner dans sa miséricorde celui dont il nous frappe depuis si longtemps dans sa justice."

Cette phrase bigote n'est que ronflante. "Les personnes chrétiennes" et toutes les autres feraient beaucoup mieux d'étudier pour marcher dans le vrai ; et le VRAI se trouve entre un clergé trop superstitieux et des savants trop matérialistes.

AVIS.

Il y a vingt-deux mois, nous prîmes l'engagement de publier notre feuille pendant une année. Cet essai nous coûta des sacrifices de plus d'un genre, et cependant, après cette première année, nous en commençâmes une seconde, qui va bientôt finir. Nous voulions faire du bien aux hommes, malgré eux : leur faire secouer la rouille des vieux préjugés ; les faire sortir des affligeantes ornières de la superstition et du matérialisme. Mais la population louisianaise ne lit guère les écrits sérieux, qui devraient pourtant l'intéresser plus que les romans et la politique. Toutes nos souscriptions réunies n'atteignent pas le chiffre que nous payons à notre imprimeur ; et encore un certain nombre d'abonnés ne nous ont pas même soldé la première année. Nous les prions de réparer au plus tôt cet oubli ; nous faisons aussi un appel à tous les autres qui sont en retard, et à tous les gens qui s'intéressent à la cause ; nous verrons ensuite si nous pouvons commencer une troisième année.

Imprimerie de J. Lamarre.